

Extrait – Les Otages

« Pourquoi vous vous intéressez à cette histoire ? »

Le khalife Thierno Madani Tall m'adresse la question en pulaar. Il a la voix posée de ceux qui ont l'habitude de prêcher et d'être écoutés. Il me fait penser à mon père pasteur, à cette voix que j'appelais sa « voix de travail » qu'il prenait parfois en s'adressant à ses enfants quand il voulait souligner le sérieux d'une affaire.

Assise sur le bord du grand canapé qui lui fait face, je regarde le dignitaire musulman, dans ce salon où il reçoit habituellement les fidèles. J'attends sagement, le dos bien droit, que sa question soit traduite en français par l'ami qui m'accompagne. Il m'a prévenue : « Pour ce premier rendez-vous, c'est le khalife qui posera les questions, pas toi. » Les bruits du quartier populaire de Médina nous arrivent par la porte ouverte sur la cour où des fidèles finissent le repas, rassemblés autour de grandes bassines de riz. C'est le début de l'après-midi, la circulation reprend dans les rues bondées de Dakar, des moutons bêlent chez un voisin. L'interprète reprend :

« Pourquoi vous vous intéressez à cette histoire, vous qui êtes blanche et descendante des colons ? »

L'histoire à laquelle le khalife fait allusion, c'est celle de son ancêtre, El Hadj Oumar Tall, érudit musulman, chef religieux et chef de guerre, parti du nord du Sénégal en 1850 pour mener une guerre sainte. Il combat le colon français Faidherbe, puis les royaumes bambara, de culture animiste, sur le territoire du Mali actuel. Il disparaît « mystérieusement » en 1864 dans les grottes de Bandiagara au cours d'une bataille que les enfants sénégalais apprennent dans leurs leçons d'histoire. De ses conquêtes naît l'Empire toucouleur, un État musulman que son fils Ahmadou Tall dirige jusqu'à sa chute face aux troupes françaises, le 6 avril 1890, à Ségou, capitale de l'empire.

Ce jour-là, les Français entrent dans Ségou. À leur tête, le colonel Louis Archinard, natif du Havre, futur général. Il ne trouve ni Ahmadou ni ses hommes. Le souverain a pris la fuite. Pour marquer leur victoire, les troupes s'emparent d'un trésor. Des armes, des bijoux d'or et d'argent, 518 manuscrits de feu El Hadj Oumar Tall. Surtout, le colonel français enlève un enfant d'une dizaine d'années, fils du souverain. Le courage du jeune Abdoulaye, trouvé dans une case, protégeant sa mère sabre à la main, raconte-t-on au Sénégal, fait forte impression sur le colonel havrais. Le butin, dont le sabre et les bijoux, est expédié à Paris. L'enfant les accompagne : il fait partie de la prise de guerre.

Les objets appartiennent désormais à la France. D'abord mis en scène dans des expositions et des musées coloniaux, ils sont ensuite rangés dans les réserves où ils sont toujours aujourd'hui, invisibles au public. La situation est d'autant plus absurde que, depuis bientôt trente ans, le khalife et sa famille réclament le retour de leurs biens, sans succès. Qu'est-ce qui bloque ? Je suis venue le voir pour qu'il me raconte sa version de l'histoire.

Mais voilà, pour le moment, c'est le khalife qui pose les questions. L'entrevue a failli capoter, j'ai affaire à un homme très occupé qui a d'autres priorités que d'expliquer l'histoire à des Blancs comme moi, dont quatre cents ans de cohabitation coloniale et postcoloniale ont prouvé que l'écoute n'est pas leur fort. Mes ancêtres ne sont pas des Gaulois, ce sont des bûcherons et des paysans finlandais. Et mon enfance s'est déroulée ici, sur les bancs de l'école sénégalaise, dans les rues sablonneuses de petites villes où mes parents étaient missionnaires protestants. J'ai résumé au khalife ces quinze premières années de ma vie, après les salutations et remerciements d'usage.

N'empêche, je suis blanche, et le khalife comme moi savons que la couleur colle à la peau et au regard. Je n'y échappe pas. Alors, je me lance.

« La colonisation est une histoire que nous avons vécue ensemble, les Blancs et les Noirs. Sauf qu'on n'en parle jamais comme d'une histoire commune, ni ici ni là-bas. Et comme toutes les choses du passé dont on ne parle pas, elle finit par créer des problèmes ailleurs, par resurgir là où on ne l'attend pas. Dans ce cas, il est parfois utile de regarder derrière soi. »

Le khalife esquisse un sourire derrière sa barbe blanche. Il comprend le français, mais attend la traduction en pulaar, c'est ainsi que ça se passera, dans sa langue, et pas dans la langue du colonisateur, dont le fantôme hante nos échanges. Imposant dans sa large tenue blanche qui déborde sur le canapé, le khalife m'écoute, répond, et l'ami traduit : « Il dit que tu es intéressante. »